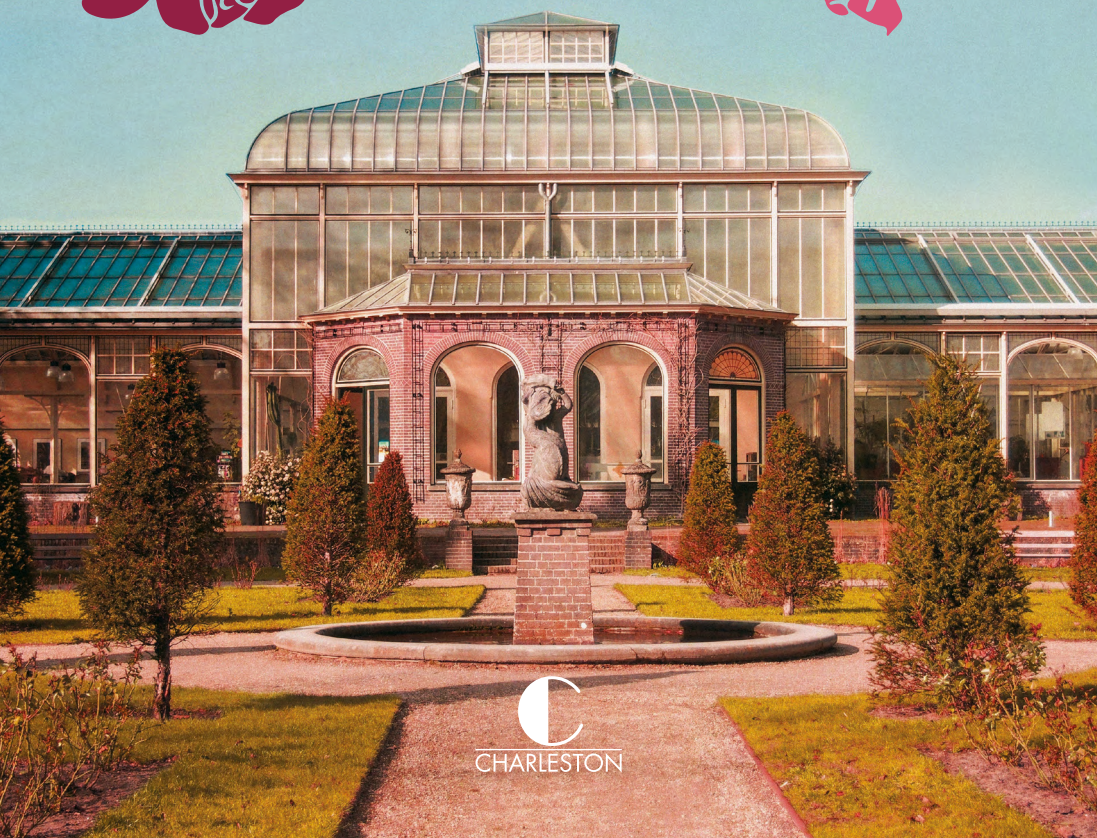


RHYS BOWEN

LE MYSTÈRE
DE LA
ROSERAIE

ROMAN



RHYS BOWEN

LE MYSTÈRE DE LA ROSERAIE

À l'automne 1968, la disparition inquiétante de la petite Lucy, survenue en plein jour dans un parc londonien, secoue toute l'Angleterre. Pour Liz Houghton, journaliste cantonnée aux avis de décès, décrocher cette affaire serait l'occasion rêvée d'intégrer enfin la rédaction. Lorsqu'une piste mène à un village isolé du Dorset où Lucy aurait été aperçue, Liz s'y précipite. Mais sur place, c'est une autre énigme qui ressurgit : vingt-cinq ans plus tôt, au plus fort des bombardements allemands sur Londres, trois fillettes se sont volatilisées sans laisser de traces. En arpentant les rues du village abandonné depuis 1943, Liz a une impression étrange de déjà-vu. Et quand elle découvre les ruines du manoir qui surplombe le bourg, elle en est certaine : enfant, elle est déjà venue ici...

Rhys Bowen tisse un page-turner fascinant où les mystères du passé refont surface au cœur d'un village figé depuis la Seconde Guerre mondiale.

« Le Mystère de la roseraie dégage une intelligence profonde, à la fois inspirante et charmante. Impossible d'ouvrir ce livre sans se laisser emporter par l'histoire de Liz. »

Bookreporter

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Émilie Passerieux

ISBN : 978-2-38529-574-5



9 782385 295745

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : Raphaëlle Faguer

Images : Getty Images / Shutterstock




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

Rhys Bowen

LE MYSTÈRE DE LA ROSERAIE

Roman

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Emilie Passerieux*



Titre original : *The Rose Arbor*

Cette édition a été rendue possible grâce à un accord de licence conclu avec Amazon Publishing, www.apub.com, en collaboration avec l'agence AJA Anna Jarota.

Copyright © 2024 par Janet Quin-Harkin, sous le pseudonyme de Rhys Bowen

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Emilie Passerieux

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-574-5

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

*Je dédie ce livre à Lisa Brackman,
qui m'aide à rester sur les rails et
à ne pas devenir folle.*

PROLOGUE

Tydeham, Dorset, Angleterre, septembre 1943

IL N'Y AVAIT EU AUCUN SIGNE ANNONCIATEUR, à l'exception d'un véhicule de l'armée qui avait surgi, par un après-midi venteux, trois semaines plus tôt. Sa présence constituait en elle-même une curiosité, puisque le village ne possédait pas de route à proprement parler – seulement un chemin qui se muait en lac de boue par temps de pluie et ne conduisait nulle part, si ce n'était au minuscule port désormais vidé de ses bateaux de pêche, la guerre ayant rendu les eaux trop dangereuses. Le camion militaire, un décapotable Tilly, avait remonté l'unique rue du bourg, dépassant l'église, l'école, le pub et la rangée d'habitations, jusqu'à l'endroit où le village s'arrêtait sur un sentier envahi d'herbes hautes, laissant ensuite place à l'escalier qui descendait au port. Un officier, casquette militaire noire vissée sur le crâne, en sortit, jeta un coup d'œil à la ronde et déclara – c'était Mary Norton,

occupée à rentrer son linge avant la pluie, qui l'avait entendu :

— Ça fera l'affaire. Heureusement, rien ici n'a de valeur historique.

Mary Norton n'avait pas jugé utile de répéter cette déclaration – dans le cas contraire, les habitants de Tydeham auraient été moins surpris le jour où la camionnette débarqua, bringuebalant dans les flaques boueuses, pour déposer le courrier à l'épicerie qui faisait aussi office de bureau de poste. Mrs Jenkins, la postière-épicière, examina la pile de lettres dépourvues de timbres.

— Encore des foutaises du gouvernement, lança-t-elle à Fred Hammond, le chauffeur. Qu'est-ce qu'on va nous annoncer, cette fois ?

— Sûrement une nouvelle diminution des rations de sucre. Ou de viande. Enfin, j'imagine qu'avec vos poules et vos cochons, ça devrait pas vous affecter, ici.

— On s'en tire pas trop mal, admit Mrs Jenkins. Même si les rats peuvent pas s'empêcher de venir nous piquer nos œufs. Satanées bestioles.

— Et lui, il a pas de souci à se faire, poursuivit le chauffeur en désignant une vaste demeure située plus haut dans la rue. Cui qu'habite dans l'manoir. Il lui reste des vaches, non ?

— Oh, elles sont parties depuis longtemps, répondit Mrs Jenkins. Prises par le gouvernement. Il a pas beaucoup plus que nous autres, maintenant. Deux cochons, quelques poules. Et quantité de fruits et légumes, qu'il est assez bon pour partager avec nous, je dois dire.

— Encore heureux, vu que vous êtes ses locataires. Vous l'payez chaque mois pour vivre là, non ?

— Vous avez pas tort, convint Mrs Jenkins en lissant son tablier. Allez, je vais demander à ce flemmard d'Ed d'aller distribuer tout ça.

Les lettres, en définitive, ne concernaient pas le rationnement du sucre. Voilà ce qu'elles annonçaient :

À l'attention des habitants de Tydeham. Ce courrier a pour objet de vous informer que les forces armées de Sa Majesté sont dans l'obligation de réquisitionner votre village afin de soutenir l'effort de guerre national. Des exercices militaires y seront pratiqués à compter du 8 octobre 1943. Vous disposez de deux semaines pour rassembler vos biens et quitter le village.

Les résidents de Tydeham sont priés d'assister à la réunion qui se tiendra le 24 septembre à 20 heures à la salle communale du village. Nous vous communiquerons davantage d'informations et répondrons à vos questions à cette occasion.

— Bon Dieu..., souffla Ed Jenkins lorsque son épouse lui montra le courrier. Ils manquent pas d'air, de mettre les gens à la porte de chez eux ! Y en a qui sont là depuis plusieurs générations !

— Oui, mais c'est pour soutenir l'effort de guerre national, argua Mrs Jenkins, tâchant de se donner du courage – elle était pourtant tout aussi bouleversée que son mari. Ils vont devoir nous reloger, hein ? Ils peuvent pas nous flanquer à la rue et s'en laver les mains.

— Il paraît que c'est ce qu'ils ont fait dans les villes bombardées, répliqua Ed avec un haussement d'épaules. « Oh, votre maison a été détruite, c'est triste. Vous avez pas de la famille pour vous accueillir ? »

— On pourrait aller chez ma sœur, à Dorchester, suggéra Mrs Jenkins. Ils ont une chambre libre maintenant que le petit Jack...

Elle laissa sa phrase en suspens. Le petit Jack avait coulé en même temps que son navire.

— Ils doivent nous reloger, décréta Ed d'une voix ferme. Et mon potager ? J'ai pas récolté la moitié des légumes, sans compter les patates et les oignons que je viens de planter. (Il se leva, gonflé de détermination.) Je vais aller parler à Mr Bennington. Si quelqu'un peut faire entendre raison à ces types de l'armée, c'est lui.

Ed Jenkins attrapa sa veste, enfonça sa casquette sur son crâne puis s'éloigna dans la rue d'un pas décidé. Après avoir dépassé l'église, il emprunta l'étroit chemin qui menait à ce que les gens du coin nommaient la « grande maison ». Il s'agissait en réalité du manoir de Tydeham : une élégante bâtisse en pierre qui se dressait sur des terres réaménagées avant la guerre. Depuis, le terrain de croquet avait été transformé en potager. Des moutons paissaient dans le domaine qui s'étendait derrière le manoir et une porcherie avait été construite près des écuries. Ed tomba sur Mr Bennington qui sortait de l'une des granges, une fourche à la main.

— Vous avez lu la lettre ? l'interpella Ed.

— Hélas, oui. J'ai déjà passé des coups de fil à Londres. Je crains qu'il n'y ait pas grand-chose à faire, Ed. Il leur faut un endroit pour réaliser des exercices militaires et il semblerait que notre village remplisse toutes les conditions. Allons boire une tasse de thé à l'intérieur.

Ed le suivit dans le couloir d'entrée dallé du manoir. Il faisait bon dans la cuisine, où un poêle à bois réchauffait la pièce.

— Asseyez-vous, proposa Mr Bennington en mettant la bouilloire sur le feu.

— La lettre disait rien d'un quelconque dédommagement, observa Ed en prenant place à la table ronde.

— Pas pour l'instant.

Mr Bennington attrapa la boîte à thé en forme de temple indien. Sa famille entretenait une relation forte

avec ce pays depuis plusieurs générations ; lui-même avait servi au sein des lanciers du Bengale¹ dans sa jeunesse.

— Ils vont bien devoir vous donner quelque chose, non ? Toutes ces terres sont à vous – bon sang, tout le foutu village est à vous ! Ils pensent vous installer dans un logement social ?

— S'ils n'abîment pas trop les bâtiments, nous pourrions revenir après la guerre, déclara Mr Bennington en haussant les épaules. Ils nous verseront de quoi les remettre en état.

— À condition qu'on la gagne, cette guerre, rétorqua Ed, acceptant la tasse que Mr Bennington lui tendait.

— Oh, je crois que le vent a tourné en notre faveur. Ils ne se prépareraient pas à envahir l'ennemi s'ils n'avaient pas bon espoir de parvenir à traverser la Manche. Regardez les victoires que nous avons remportées récemment. Égypte, Malte, Sicile, et à présent l'Italie. Et l'opération Chastise² ! Merveilleux, non ? Ah, on va le mettre à terre, Hitler !

— Et votre femme, elle pense quoi de tout ça ?

— Elle n'est pas encore au courant, répondit Mr Bennington, la mine soucieuse. Elle est partie à Sherborne avec James pour visiter l'école. Il est grand temps que nous l'inscrivions quelque part – cela dit, il pourrait facilement entrer à Marlborough étant donné que je suis un ancien élève. Mais Amelia ne souhaite pas l'envoyer trop loin de la maison – en réalité, elle refuse qu'il aille en pension. Elle est devenue très anxieuse depuis le début de la guerre. Encore plus depuis que Simon est... (Il marqua une pause, émit une sorte de toussotement destiné

1. Régiment de cavalerie de l'armée britannique (Toutes les notes sont de la traductrice.)

2. Attaque menée par un escadron de la RAF contre les barrages de la Ruhr, en Allemagne, en mai 1943.

à masquer son émotion.) Elle a toujours été fragile. Je crains que tout cela ne la perturbe profondément. Elle est très attachée à sa maison.

— On va tous être perturbés, répliqua Ed. La plupart des familles vivent à Tydeham depuis plusieurs siècles, à cultiver vos terres ou à pêcher. Il n'y a guère que l'institutrice et le prêtre qui sont pas d'ici. D'ailleurs, ils vivent même pas au village.

Mr Bennington poussa un soupir.

— Au moins, sommes-nous mieux lotis que ces pauvres bougres postés en Birmanie ou sur les plages italiennes.

— Vous avez raison, approuva Ed. Vous imaginez pas mon soulagement quand ils m'ont dit que j'étais trop vieux pour m'engager.

— Ils n'ont pas voulu de moi non plus, renchérit Mr Bennington. En Inde, j'ai souffert de rhumatismes articulaires qui ont affecté mon cœur. On m'a défendu de fournir des efforts importants – quoique je ne qualifierais pas de paisible une vie passée à récurer des porcheries, déterrer des légumes et ramasser des pommes pour prendre le relais des jeunes partis au front.

Ed but son thé, se délectant des cristaux de sucre déposés dans le fond de la tasse. Le sucre était devenu une denrée de luxe ces derniers temps ; Betty ne lui en accordait qu'une modeste cuillerée dans son thé.

— Bon, je vais vous laisser, monsieur Bennington, déclara Ed en se levant. Mais je peux vous assurer que j'hésiterai pas à dire le fond de ma pensée à ces types de l'armée le jour de la réunion. Hors de question de capituler sans s'être battus.

Charles Bennington le regarda partir en secouant la tête.

— Ils pourront se battre autant qu'ils voudront, marmonna-t-il. Cette bataille-là est perdue d'avance.

*

Ce soir-là, l'envie d'en découdre résonna aussi au Golden Hinde, le pub du village.

— D'abord, on nous enlève notre foutu whisky. Ensuite on nous dilue notre bière avec de l'eau. Et maintenant, c'est nos foutues maisons qu'on veut nous prendre, tonna Bert Thatcher, qui fit claquer sa pinte sur le comptoir comme pour appuyer ses propos. On leur dira, à leur réunion, que c'est même pas la peine d'y penser. Ils ont qu'à aller s'entraîner ailleurs. Je refuse de quitter ma maison, point.

— Dis-leur, Bert ! l'encouragea Tom Pierce, le propriétaire du pub – mais il secouait la tête en souriant. S'il y a quelqu'un que l'armée écouterait, c'est toi.

Bert était un type charpenté – plus d'un mètre quatre-vingts et large d'épaules – qui avait voulu s'engager dans l'armée mais s'était vu recaler en raison de son âge et parce que le métier d'agriculteur était une activité protégée.

*

La minuscule salle communale de Tydeham se trouvait derrière l'église, au sud de la rue principale. Pour y accéder, il fallait traverser le cimetière et passer devant les sépultures de plusieurs générations d'ancêtres auxquelles les habitants du village n'avaient jamais prêté attention jusque-là. Le soir du 24 septembre, Ed Jenkins s'arrêta en chemin.

— Allons, Ed, l'encouragea son épouse Betty en le tirant par le bras. Je ne voudrais pas qu'on soit assis tout au fond.

— Je me demande s'ils ont l'intention de déplacer mes pauvres parents, lâcha Ed, le regard baissé sur leur pierre tombale. Et mes grands-parents... Je n'aime pas l'idée qu'ils soient dérangés.

— Ça ne risque pas vraiment de les perturber, si ?
répliqua Betty, fidèle à son naturel pragmatique. C'est plutôt pour nous que je me fais du souci.

La petite salle communale était pleine à craquer. Les parents étaient venus avec leurs enfants, les hommes avec leurs chiens. L'air était chargé de fumée de cigarettes et un murmure de colère s'élevait dans la salle. Les Bennington étaient installés au premier rang. Charles Bennington portait un pantalon de toile avec un blazer ; Mrs Bennington, un élégant chapeau et des gants de velours, tel que l'occasion l'exigeait. James, six ans, scrutait avec inquiétude les visages où se lisaient l'angoisse et la contrariété. Depuis que son grand frère, pilote au sein de la Royal Air Force, était mort au combat, sa mère était minée par une profonde détresse. Ce soir-là, tous semblaient désormais plongés dans le même état de désespoir.

Le prêtre entra par une porte latérale et se posta sur le côté de la salle. C'était un homme encore jeune, qui posa sur ses fidèles rassemblés un regard impuissant.

— Dites, mon père, vous croyez que prier va nous tirer d'affaire ? lui lança Tom Pierce en l'apercevant.

Il ne s'agissait, de la part de cet athée notoire, que d'une provocation, toutefois le prêtre lui répondit :

— Je n'ai pas l'impression que les prières portent leurs fruits depuis le début de ce conflit, Tom. Je crois que nous allons devoir prendre notre mal en patience et partir du principe que le Tout-Puissant a pour nous un projet à plus long terme.

— Quelle différence pour vous ? intervint Bert Thatcher. Vous vivez même pas ici.

Le prêtre en convint d'un hochement de tête. Il avait la charge de deux petites paroisses éloignées d'une quinzaine de kilomètres, et logeait dans l'autre.

— J'ai néanmoins beaucoup d'affection pour ce lieu et pour ses habitants, vous savez. Je serai très peiné de vous perdre.

— Comme si ça suffisait pas que tous nos hommes soient partis au front, se lamenta Joan Lee depuis la rangée derrière les Bennington.

C'était une femme menue d'une quarantaine d'années qui avait donné naissance à deux fils gigantesques.

— Et puis, avant qu'on ait le temps de dire ouf, ils vont vouloir me prendre mes garçons. Bien sûr qu'ils iront. Pas vrai, mes bonshommes ? lança-t-elle en assénant un coup de coude à l'un d'eux, qui afficha un sourire gêné.

Elle se tourna ensuite vers Amy Pierce, dont le fils, un garçon dégingandé tout en bras et en jambes, était accaparé par un petit casse-tête.

— Tu as de la veine, ton Freddie va y échapper, lui.

— Oui, on en a de la chance, grommela Amy en retour.

Elle s'apprêtait à poursuivre mais se tut lorsque deux officiers de l'armée surgirent dans la salle. Le silence s'abattit tandis qu'ils s'avançaient jusqu'à l'estrade où ils s'immobilisèrent, sondant l'assemblée du regard.

— Bien, commença l'un d'eux, visiblement conscient du caractère désagréable de la tâche qui lui incombait. Merci à tous d'être là. C'est une bonne chose que vous soyez venus.

— Votre foutu courrier nous a pas laissé le choix, marmonna une voix dans le fond de la salle.

— J'imagine que cela a dû être un choc pour vous que l'on vous demande de quitter vos maisons. Nous ne le ferions pas si ce n'était pas indispensable. Nous devons nous préparer à attaquer l'ennemi, et il se trouve que le terrain correspond en tous points à nos besoins

— des falaises escarpées, des bâtiments que nous pouvons prétendre occupés par les Allemands... Après avoir examiné plusieurs sites, il nous est apparu que c'est dans votre village que nous causerions le moins de perturbations. Il n'y a ici que huit familles à déplacer, et avec l'interdiction temporaire de la pêche, il y a moins de travail.

— Et qu'est-ce que vous comptez faire de nous ? grogna une voix dans l'assistance.

L'officier s'éclaircit la gorge avant de répondre.

— Nous aimerions que ceux d'entre vous qui ont la possibilité d'être accueillis chez leurs proches optent pour cette solution. Quant aux autres, vous serez placés dans des logements sociaux.

— Et Mr Bennington ? (C'était la voix de Bert Thatcher.) Vous comptez quand même pas le faire crêcher dans un logement social ?

— Je suis certain que nous trouverons un arrangement pour la famille de Mr Bennington, assura l'officier. Et des indemnisations seront bien évidemment prévues pour les récoltes perdues.

— Vous voulez dire que vous allez nous payer nos fruits et légumes ?

— Tout à fait.

— Et pour nos maisons, vous comptez nous dédommager ? tonna une femme en se levant. (Jeune, elle avait un visage poupin aux joues rouges et des cheveux permanentés avec soin.) Je m'appelle Sally Purvis. Je suis née ici, j'ai grandi ici. Et mon William est sur un bateau de la marine marchande où il risque sa vie chaque jour. William et moi, on a trimé dur pour avoir une jolie petite maison. William a installé de belles étagères dans la cuisine et construit un placard dans la chambre de la petite. Vous en faites quoi, de tout ça ?

— Je crains qu'aucune indemnisation n'ait été prévue pour les maisons elles-mêmes. Elles appartiennent à Mr Bennington, après tout. Vous êtes de simples locataires. Naturellement, vous pourrez emporter vos meubles. L'armée fournira même des camions à titre gracieux.

— C'est trop généreux, ironisa quelqu'un.

Bert Thatcher se leva pour prendre la parole.

— Vous êtes en train de nous dire qu'on doit juste obéir ? On est censés débarrasser le plancher, que ça nous plaise ou non ?

— Malheureusement, oui.

— Et si on refuse de bouger ? rétorqua Bert en croisant ses bras robustes.

— Dans ce cas, je crains qu'on ne doive vous contraindre à quitter les lieux par la force, ce qui vous priverait d'emporter vos biens. Ce n'est pas ce que vous souhaitez, si ? (L'homme ménagea une pause, glissant une œillade à son collègue dans l'espoir de recevoir son soutien.) Vous devez comprendre qu'en temps de guerre, l'armée de Sa Majesté possède l'entière autorité sur les biens des civils. Nous avons déjà réquisitionné un certain nombre de propriétés à travers le pays. Nous comprenons que ce soit un déchirement, bien sûr, pour toutes les personnes contraintes de quitter leur logement.

— Et après la guerre ? intervint Betty Jenkins. Une fois que tout sera terminé, on pourra rentrer chez nous ?

— La décision sera prise ultérieurement, répondit l'officier. Espérons que nous sortirons victorieux de ce conflit le plus vite possible et que tout le monde pourra retrouver sa vie d'avant.

Il ne révéla pas la vérité, à savoir que de véritables munitions seraient utilisées lors des exercices militaires. À l'issue de la guerre, il ne subsisterait pas grand-chose de Tydeham.

Londres, octobre 1968

LE PREMIER MOT que Liz Houghton prononça en sortant de la porte tambour du *Daily Express*, débouchant dans la lumière douce de cette fin d'après-midi, comptait cinq lettres et commençait par un « m ». Elle jeta un coup d'œil à la ronde, soulagée que personne ne l'ait entendue. Sa mère, qui lui avait toujours interdit de jurer, aurait été horrifiée d'entendre Liz s'exprimer ainsi. Elle avait cependant le sentiment que l'instant méritait l'utilisation d'un vocabulaire grossier. Son cœur battait encore la chamade. Le rouge lui monta une nouvelle fois aux joues lorsqu'elle rejoua dans sa tête la scène qu'elle venait de vivre. Miss Knight, avec son sourire suffisant et son visage bovin braqué sur elle, lui bloquant le passage alors qu'elle s'apprêtait à sortir des toilettes.

— J'ai quelque chose à vous dire, miss Houghton.
À propos de Mr Green.

— Mr Green ? avait répliqué Liz en prenant un ton détaché.

— J'ai remarqué que vous vous étiez... rapprochés, ces derniers temps.

— Nous sommes allés boire un verre une ou deux fois, avait répondu Liz, qui s'était sentie rougir.

— Un verre... (Le sourire de miss Knight s'était épanoui. À la tête du pool de dactylos, celle-ci prenait toujours un malin plaisir à fourrer son nez partout.) Bref, je tenais à vous avertir – pour votre bien. Avant que les choses n'aillent plus loin.

— De quoi parlez-vous ?

Liz avait perçu le tranchant dans sa propre voix.

— Vous êtes au courant qu'il est marié, n'est-ce pas ?

Liz avait rejeté ses longs cheveux en arrière et jeté à miss Knight un regard de défi. Elle avait eu l'impression d'une confrontation entre une élève et son professeur.

— Bien entendu. Mais je ne vois pas où est le problème. Il me semble qu'un homme marié a le droit de boire un verre avec une collègue dans le cadre du travail.

— Dans le cadre du travail...

De nouveau, ce rictus condescendant qui donnait envie à Liz de la gifler.

— La manière dont vos collègues occupent leur temps libre ne vous regarde en rien, miss Knight.

— Je suis de votre côté, mon chou, lui avait assuré cette dernière. Je voulais seulement vous mettre au courant. Vous ne seriez pas la première qu'il mène en bateau. Et pour information, sachez qu'il finit toujours par retourner auprès de sa femme. Vous n'êtes pour lui qu'une source d'amusement.

— Merci de votre sollicitude, miss Knight, avait déclaré Liz en luttant pour garder sa contenance, mais je suis tout à fait capable de m'occuper de moi-même.

À présent, si vous voulez bien m'excuser, je dois partir. Je vais au théâtre, ce soir.

Sur quoi elle avait poussé sa collègue pour passer, remonté le couloir, dévalé l'escalier puis était sortie dans la rue. Elle descendit Fleet Street jusqu'au Strand, les rayons du soleil couchant caressant son visage.

OÙ EST PASSÉE LA PETITE LUCY ? clamaient les unes de journaux tandis que les vendeurs s'égosillaient : « Quelqu'un a-t-il vu la petite Lucy ? Lisez les dernières informations ! Achetez votre *Evening Standard* ! »

Sans leur prêter attention, Liz se fraya un chemin dans la foule jusqu'à la station de métro puis s'engouffra péniblement dans une rame bondée de la District Line, dont elle descendit à Victoria. Elle marcha ensuite jusqu'à son appartement de Fulham – un trajet qu'elle affectionnait habituellement car il lui permettait de décompresser – cette fois, pourtant, elle n'avait qu'une hâte : rentrer chez elle et se barricader pour se protéger du monde extérieur.

— Comment ose-t-il ! pesta-t-elle à voix haute.

Liz arriva devant son immeuble, situé au cœur d'une rangée de maisons victoriennes mitoyennes. L'appartement qu'elle occupait, situé au premier étage, disposait d'un agréable bow-window qui surplombait la rue calme. En se penchant par la fenêtre de la salle de bains, on pouvait même apercevoir la Tamise au loin, entre plusieurs bâtiments. Liz y vivait depuis un an et le partageait désormais avec une amie d'école. Le jour de son installation, elle avait été envahie d'une bouffée d'optimisme, se sentant enfin libérée du joug de ses parents. Elle venait alors de décrocher un nouveau poste qui lui plaisait et avait bien l'intention de profiter de la vie et de ne plus jamais penser à Edmond Harrington.

Liz entra dans l'appartement, balança son sac par terre et se débarrassa de ses chaussures.

— Tu es là, Marisa ? lança-t-elle.

— Dans ma chambre ! Je me maquille, j'ai un rendez-vous, ce soir.

Liz rejoignit son amie. Celle-ci était installée devant la coiffeuse, occupée à s'appliquer des faux cils. C'était une jeune femme à la beauté éblouissante. Son père, un policier cockney, avait rencontré sa mère sur l'île de Malte, où il était posté durant la Première Guerre. Marisa avait hérité d'elle son teint olive, une chevelure soyeuse et de grands yeux sombres qui pétillaient chaque fois qu'elle riait, ce qui lui arrivait souvent. Sans surprise, elle n'était pas à court d'admirateurs et ne montrait aucun signe de vouloir se ranger de sitôt. Liz lui était diamétralement opposée : de nature calme et réservée, elle était grande et mince avec des cheveux blond cendré et des yeux bleus.

Marisa et Liz étaient amies depuis l'âge de treize ans ; toutes deux venaient alors d'entrer dans une école religieuse huppée de Londres. Marisa, qui bénéficiait d'une bourse, essuyait les regards supérieurs des autres filles en raison de son accent cockney, de son physique différent et de son intelligence. Quant à Liz, son tempérament de jeune fille timide et studieuse lui valait l'indifférence, voire parfois le mépris lorsqu'elle excellait en anglais et en histoire ou qu'elle s'attirait les faveurs des professeurs. Une amitié inattendue s'était nouée entre Marisa et Liz – « Nous deux contre le reste du monde », clamaient-elles à l'époque.

Après le lycée, elles s'étaient perdues de vue, puis elles s'étaient recroisées par hasard sur le Strand, alors que Marisa procédait à l'arrestation d'un homme en état d'ivresse – cette dernière, marchant sur les traces

de son père, avait intégré la Metropolitan Police. Les deux jeunes femmes avaient recommencé à se fréquenter puis pris la décision, lorsqu'elles avaient éprouvé le besoin d'échapper à la bulle étouffante et protectrice de leurs foyers respectifs, d'emménager ensemble.

— Comment tu me trouves ? lança Marisa avec un sourire éclatant. Ça ne fait pas trop, les faux cils ?

— Tu es très belle, la rassura Liz. Quoi que tu fasses, tu es toujours belle.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? s'inquiéta Marisa, remarquant une inflexion inhabituelle dans la voix de son amie.

Liz s'affala sur le lit.

— Tu sais, Bob Green, ce type sympa que j'ai vu plusieurs fois ? Celui qui aime la lecture, le théâtre, les longues balades dans la nature, et qui m'a invitée dans son cottage des Cotswolds ?

— Oui ?

— Eh bien, la seule chose qu'il a omis de préciser, c'est que pendant que nous serions dans sa maison de campagne, sa femme et ses enfants l'attendraient dans leur appartement, à Londres.

— Merde alors ! Quel con. (Jurer ne posait pas le moindre problème à Marisa.) Te laisser croire que tu avais trouvé un mec bien, quelqu'un à qui parler...

Liz réprima ses larmes de colère et s'assit.

— Qu'est-ce qui cloche chez moi, Marisa ? Est-ce que je suis vouée à ne rencontrer que des sales types ? D'abord Alistair, qui était tout à fait convenable mais ennuyeux à mourir, puis Edmond, en qui je croyais avoir trouvé l'homme de ma vie et dont je pensais qu'il s'apprêtait à me demander en mariage, avant qu'on lui propose le job de ses rêves en Australie et qu'il mette les voiles et ne donne plus jamais signe de vie...

— Il travaille dans les mines, Liz. Il est peut-être perdu dans la cambrousse, à des kilomètres de la boîte aux lettres la plus proche.

— Depuis un an ? Même s'il m'avait envoyé un message à dos de chameau ou qu'il avait rampé à travers le foutu désert jusqu'au bureau de poste le plus proche, j'aurais reçu son courrier à l'heure qu'il est. Non, je dois accepter l'idée que mes sentiments pour lui n'étaient peut-être pas réciproques. Et là, je rencontre Bob Green, un type fiable, sérieux, et j'apprends qu'il est marié. (Elle attrapa un coussin qu'elle balança à travers la pièce.) Je suis maudite, voilà ce que je suis. Condamnée à devenir une vieille fille aigrie qui travaille à la rubrique nécrologies du *Daily Express*.

Marisa se leva pour venir s'asseoir à côté de son amie.

— Les choses vont s'arranger, tu verras. Tu as joué de malchance au journal. Tu aurais pu décrocher le scoop de l'année et voir ta carrière s'envoler si tu n'avais pas pris le mauvais poisson dans tes filets, affirma-t-elle. Tu ne pouvais pas deviner que ce député à la noix était un ami d'école du grand patron du *Daily Express*.

— J'aurais dû démissionner à ce moment-là. Être reléguée aux nécros est un sort pire que la mort. (Elle asséna un petit coup de coude à son amie.) Tu sais quoi, Marisa ? Je crois que je vais quitter le journal. Je n'ai aucune envie de voir Bob Green tous les jours, et encore moins cette peau de vache de miss Knight. Je devrais être capable de trouver du boulot dans un autre journal, non ?

— À moins que le grand patron en question ait sali ta réputation dans le milieu ?

— Oui, c'est une possibilité, soupira Liz. Il est suffisamment rancunier pour aller jusque-là. Sans compter qu'il m'a adressé une menace à peine voilée.

— Comment ça ?

— Il m’a dit que si je proposais mon article ailleurs, il ne pourrait pas se porter garant de ma sécurité – ce que j’ai interprété comme : on retrouvera ton corps flottant dans la Tamise.

— Quelle bande de salopards. Pourquoi est-ce que ces types détiennent tout le pouvoir ? Tiens, à ce propos, enchaîna-t-elle en allant vers la fenêtre, j’ai été affectée à une mission potentiellement intéressante – plus stimulante que les éternelles querelles de voisinage.

— De quoi s’agit-il ?

— Tu as entendu parler de Lucy, la petite fille portée disparue ?

— Bien sûr. Impossible de louper ça, l’affaire fait la une de tous les journaux.

Marisa poursuivit :

— On reçoit une multitude d’appels de personnes qui nous donnent des tuyaux. Une petite fille qui correspond à la description de Lucy a été aperçue à l’arrière d’une voiture, dans le Dorset. La femme qui nous a contactés affirme que la petite jetait des coups d’œil à travers le pare-brise arrière et semblait anxieuse. On m’envoie sur la côte pour creuser cette piste.

— C’est une bonne nouvelle qu’elle soit encore en vie, non ? dit Liz. Si son ravisseur l’avait enlevée avec l’intention de la tuer, il serait déjà passé à l’acte.

— Sans doute, convint Marisa. Quoi qu’il en soit, ça reviendra à chercher une aiguille dans une botte de foin. Mais la Met est sous pression. Le public estime que nous n’en faisons pas assez. Personne ne comprend comment une fillette a pu se volatiliser dans un parc, à Londres, en plein jour.

— C’est formidable qu’on t’ait confié cette affaire, dit Liz. Tes supérieurs doivent te tenir en haute estime.

— Je crois qu'ils ont pensé à moi après coup. Quelqu'un a suggéré qu'il serait judicieux d'inclure une femme dans l'équipe, au cas où on retrouverait la petite et qu'elle aurait besoin d'une présence féminine.

— Je vois. Tu collaboreras donc avec des collègues masculins ?

— Avec un collègue – l'inspecteur Jones. Je ne peux pas dire que j'ai sauté au plafond. Il doit avoir la cinquantaine. Grassouillet, célibataire, ne prend pas soin de lui – tu vois le genre. Et puis il n'aime pas les femmes. Il ne s'en est pas caché quand je l'ai vu aujourd'hui. Tu veux savoir la première chose qu'il a dite quand je suis entrée dans la pièce ? « Ah, le renfort est arrivé. Tu veux bien aller me chercher une tasse de thé ? »

— Quel goujat. (Liz secoua la tête en signe de sympathie.) Cela dit, il n'est pas le seul dans son genre. Je ne compte plus le nombre de types qui s'adressent à moi comme si j'étais une moins que rien et se croient supérieurs uniquement parce qu'ils portent un pantalon.

— Maintenant que la mode est aux cheveux longs et aux chemises fleuries pour ces messieurs, peut-être que les mentalités vont évoluer, observa Marisa en gloussant. Enfin, j'ai peu d'espoir pour Jones. Il n'avait pas la moindre envie de faire équipe avec moi, jusqu'à ce qu'on lui explique que c'était comme ça et pas autrement. Je sens que ça va être une partie de plaisir.

— Tu pars quand ?

— Demain matin. Je prends le train de 9 heures pour Weymouth, répondit Marisa, avant de se lever d'un bond. Raison pour laquelle je sors ce soir. Ce sera sûrement mon dernier rencard avant un bail.

— Tu revois Des ?

— Des ? Non, il me barrait à parler constamment de voitures de course. Ce soir, j'ai rendez-vous avec Ronnie,

il est flic aussi. Grand, beau garçon, a grandi dans l'East End, comme moi. Ça nous fait au moins un point commun.

— Amuse-toi bien. S'il nous reste de la vodka, je serai sûrement affalée quelque part quand tu rentres.

Le sourire de Marisa s'évanouit.

— Tu ne vas pas faire de bêtise, hein ?

— Hormis boire de la vodka ? rétorqua Liz dans un sourire. Non, tu ne me retrouveras pas gisant dans la baignoire. Aucun homme n'en vaut la peine.

— Je peux téléphoner à Ronnie pour annuler si tu veux, insista Marisa, visiblement soucieuse.

— Ne sois pas bête. Vas-y, et profite de ta soirée. Il faut bien que l'une de nous s'amuse.

Liz donna à Marisa une bourrade taquine, puis se rallongea sur le lit. *Je l'ai échappé belle*, songea-t-elle. *J'aurais certainement cédé aux avances de Bob Green une fois dans son cottage*. Il semblait si gentil, intelligent et sensible. Un peu plus âgé qu'elle, plus calme aussi. Exactement ce dont elle avait besoin après qu'Edmond lui avait brisé le cœur. Comment arriverait-elle à faire face à Bob, à présent ? Si elle lui disait le fond de sa pensée, l'histoire ferait inmanquablement le tour du journal. « Tu sais, la fille qui a dénoncé le copain du grand patron et qui s'est retrouvée à la rubrique nécros ? Figure-toi qu'elle sortait avec Bob et qu'ils se sont salement disputés. »

Liz ferma les yeux dans l'espoir de chasser son tourment. Elle remettrait sa démission le lendemain et se mettrait en quête d'un nouvel emploi. Mais si elle ne trouvait rien ? Elle n'avait même pas d'argent de côté pour payer son loyer. Elle serait obligée de laisser Marisa en plan et de retourner vivre chez ses parents. Ces derniers seraient aux anges, évidemment. Sa décision d'emménager avec une amie les avait chagrinés. « Es-tu sûre